

l'Anacoluthé

Revue littéraire

Textes

Cécile Graindorge
Erika Magdalinski
Olivier Boura
Fabien Tellier
Claire Sénamaud
Isabelle Chemin
Emmanuelle Pireyre

N° 8 35 F

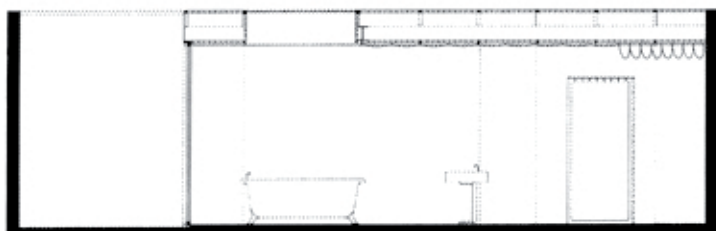
Manoir du Chêne
61130 St-Ouen-de-la-Cour

Paysages

Cécile Graindorge

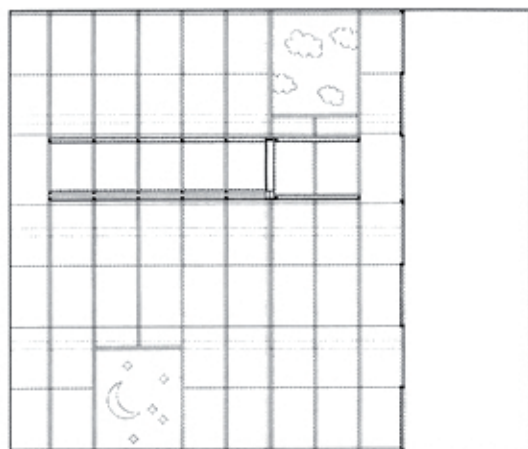
Intérieurs

La chambre est rectangulaire et ample ; les plafonds sont hauts ; les murs sont peints d'un blanc passé. Les deux battants de la porte-fenêtre sont largement ouverts sur le balcon face à la mer. Deux longs voiles rouges et poreux sont tirés devant l'ouverture. Le lit est poussé contre le mur du fond. Un miroir carré est fixé sur le mur face au lit, au-dessus d'un évier en porcelaine. Il renvoie l'image de la chambre. Les poignées du robinet sont en métal argenté, en forme de papillons avec au centre une pastille rouge et bleue. Quelques feuilles de papier sont éparpillées sur un secrétaire en bois à côté de la fenêtre. Du dehors, parvient le cri aigu de quelques oiseaux survolant le port, le bruit incessant et sourd de la ville.



Dans un renforcement de la chambre, à gauche de la porte d'entrée, une grande baignoire, un évier ovale et un placard sont installés derrière un paravent tapissé d'un tissu rouge intense. Le mur est carrelé de céramiques blanches et orné d'un liseré bleu marine. Une ampoule nue sort de ce mur. Un tapis en fibres de cocotier tressées est posé devant la baignoire. Les senteurs ambrées du savon, l'arôme subtil de miel et de citron, l'odeur fraîche de fleurs embaument la chambre après le bain.

Enfant, avec ma sœur et mon frère, nous dessinions des coffres-forts sur le papier peint, derrière les meubles, les affiches où le moindre objet pendait au mur. Le rectangle du coffre-fort était plus ou moins grand selon la cachette, avec un cercle au milieu et des numéros pour composer les combinaisons secrètes. Les murs étaient ainsi les gardiens de nos rêves et de nos secrets.



La lumière du ciel est tamisée par de lourds rideaux de toile, suspendus à la sous-face du plafond translucide. La toile est blanche et épaisse, striée de rayures fines et suspendue à des baguettes cousues à intervalles réguliers dans le tissu, qui coulissent le long de deux câbles métalliques allant d'un bout à l'autre de la chambre. Le rideau se déroule lentement en ondes successives puis se tend en bâillant.

Il observait le ciel nocturne à travers la vitre percée dans le plafond, au-dessus de son lit. La nuit se constellait d'un brouillard d'étoiles, d'astres rayonnants, d'étoiles qui tombaient sur la terre pour mourir au bord d'une plage.

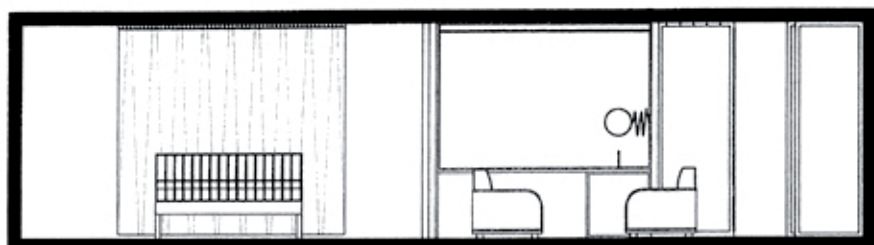
Ouvertures

Le fauteuil en cuir est adossé à la cheminée, entre l'armoire et la fenêtre. Le paysage au dehors reste inchangé. Les objets d'une vie s'amassent confus sous la tonnelle de vigne vierge au bout de l'impasse. Le ciel avec l'automne est devenu blanc, le tapis de feuilles rougit et les arbres se décharnent laissant apercevoir au travers des branches nues un paysage nouveau. Derrière la vitre, dans le silence de la chambre, le vent tord les branches et la pluie tambourine contre les murs et les fenêtres.

Le séjour de la maison se tient au-dessus de la cime des arbres de la forêt. Les pans de verre coulissent et libèrent la vue dans l'angle de la pièce. L'ouverture est traversée de trois troncs inclinés, plantés sur la terrasse d'herbe devant la maison. Jusqu'à l'horizon, la surface vert sombre et épaisse des arbres ondule en mouvements amples et lents selon la direction et l'intensité du souffle du vent.

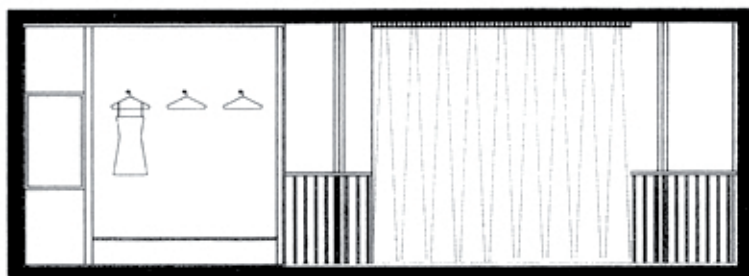


L'eucalyptus a une silhouette élancée, son feuillage dispersé par petites masses laisse passer la lumière par petites touches. Les feuilles bleu argent, de forme lancéolée ont l'odeur du camphre et du poivre. Elles s'amassent en touffes irrégulières le long des branches. L'écorce, lisse et rosée, s'exfolie en grandes plaques. Les lambeaux gondolent et se détachent du tronc découvrant une peau neuve, tendre et blanche. L'écorce brune se vide de son eau, se recroqueville et s'enroule sur elle même, reposant en désordre au pied de l'arbre. Le tronc est marbré, de couleur écru, jaune et brune. En hiver, éclosent de minuscules bouquets de fleurs blanches.



Un grand miroir est logé entre le plafond et le bord supérieur de la baignoire et de l'évier, au dos du meuble en bois qui sépare le vestibule du reste de la chambre. Il fait face aux fenêtres ouvertes sur l'allée d'eucalyptus bordant la côte abrupte qui disparaît dans l'océan. Le miroir réfléchit un grand morceau de paysage ; l'échancrure de la côte ; les collines déchiquetées, piquées de cèdres ; la butte de sable à l'ombre des pins maritimes tordus par le vent ; les voiles blanches des bateaux immobiles le long de l'embarcadère, le soleil scintille dans le ciel neuf.

Quelques marches séparent la maison du chemin menant à la plage. En passant devant la porte ouverte, elle voit subitement le ciel dans le miroir. C'est un morceau de ciel accroché au mur, bleu au matin, doré le soir et blanc en hiver. Le miroir est suspendu à mi-hauteur du mur dans l'encadrement de la porte d'entrée. Il est au fond du séjour, au-dessus d'une commode en bois, grand, rectangulaire, arrondi aux angles supérieurs et pris dans un cadre en bois dont la dorure s'est écaillée. La lumière s'y engouffre violemment. Il est comme une fenêtre percée dans le mur.



Le rideau autour du lit filtre la lueur du jour. Le jour s'immisce entre les mailles de l'étoffe. Les rayons de lumière réveillent la chambre après la pénombre de l'aube et la baignent de douceur. La lumière ondoie dans le rideau, se dérobe dans les plis et les replis, se creuse, laissant derrière elle de grands aplats d'ombre. La silhouette opaque des feuilles d'arbres se meut derrière la vitre et s'imprime changeante sur le tissu. Des ombres vont et viennent sur le plancher. Les poussières blanches et étincelantes dansent dans le ciel étoilé de la chambre. Les rayons s'allongent, s'étirent puis doucement le soleil s'étouffe et s'évanouit.

Halls

La route s'éloigne et se rapproche des falaises tombant dans l'océan. Derrière des broussailles, un escalier taillé dans la roche descend vers une crique de sable jaune. Les marches étroites épousent le contour de la falaise. L'escalier est usé, creusé par les pas comme un fossile oublié, balayé par les embruns, léché par les vagues démontées de l'océan. Un portique en béton est ouvert en haut de l'escalier. La mer s'est retirée, dénudant les rochers enduits d'algues luisantes, remplissant de flaques d'eau chaude les creux entre les rochers. Une ligne brune étoilée de coquillages marque le rocher du niveau de la marée haute lorsque l'escalier disparaît sous l'eau.

Insinuant la courbe d'un dos, les marches de l'escalier creusées et polies par la pluie recueillent en automne les feuilles mortes du jardin. L'escalier est droit et escarpé. Les minéraux de la pierre brillent au soleil. Les masses sombres des contre-marches se rétrécissent à mesure que l'escalier s'élève vers la maison. Deux murets séparent l'escalier de la lisière du jardin. L'escalier est une demeure habitée. Sur la pente raide du jardin, s'unissent les odeurs humides de l'écorce des vieux troncs d'arbres, de feuilles mortes et de terre mouillée.

L'escalier monte vers une terrasse d'où l'on voit les sillons des champs. Il est large de trois mètres et longe un mur en pierre. Solitaire, entêté, l'olivier est ancré au milieu des dalles, à quelques centimètres à peine derrière la dernière marche. Le tronc est tourmenté, trapu, il se divise assez bas en grosses branches, il est couvert de blessures, de cicatrices et de rides boursouflées. Les rameaux portent des grappes étroites de petites fleurs blanches dont les pétales sont soudés en petites cloches ouvertes. Il se tient là où n'est pas sa place, pathétique et absurde. Il se dresse en gardien obstruant la vue et le passage, contraignant celui qui veut passer à le contourner.

L'escalier montant à l'étage est une excroissance de la chambre. La porte du couloir se referme en bas, sur un lieu comprimé entre le sol et le plafond lumineux, haut et étroit, clos par des parois filtrant la lumière blanche et les ombres. Si les pièces étaient comparables à des parties de vêtement, l'escalier serait sans doute la poche minuscule qui se trouve au-dessus de la ceinture des pantalons dans laquelle on glisse une pièce de monnaie, une boucle d'oreille.



Un homme habillé d'une chemise rouge à manches courtes arrivait dans le hall de l'hôtel, chargé d'une valise en cuir brun. À son arrivée, il avait dû emprunter comme tous les clients, l'ascenseur qui se trouvait au niveau de la route sous le bâtiment. Il se dirigeait vers le comptoir du bar pour faire enregistrer sa chambre auprès du réceptionniste. Deux jeunes garçons d'une dizaine d'années, sortant de la piscine, pieds et cheveux mouillés, vêtus en tout et pour tout d'un maillot de bain bleu tombant sur leurs hanches, couraient dans le jardin le long des baies vitrées. Les empreintes de leurs petits pas sur les dalles en terre cuite s'effaçaient avec le soleil. Ils gravirent les quelques marches de l'escalier reliant le jardin au bar. L'homme à la chemise, marchait dans le couloir vers une chambre du rez-de-chaussée, il avait dit au réceptionniste préférer une chambre avec vue sur l'océan. Dans l'alcôve, il se retourna et introduisit la clef dans la serrure de la porte numéro quatre. Il déposa les quelques affaires qui encombraient ses poches sur la tablette en bois surmontée d'une glace, et suspendit sa veste ; le meuble de l'entrée lui cachait la vue sur l'extérieur. Il avança dans le vestibule, se tourna d'un quart de tour et découvrit les fenêtres béantes sur l'océan.

Vestibule



Le bar est tourné vers les baies vitrées, cerclées d'un encadrement métallique noir. Il est assis à une table, sur une banquette comme celles que l'on trouvait autrefois dans les wagons-restaurants. Le front de l'orage est juste au-dessus de l'hôtel, le vent se lève et embrase tout le ciel devant lui. La pluie commence à tomber en nappe. Les gouttes coulent sur les vitres, derrière le garde-corps noir, tordant et brouillant le paysage. La large anse de la côte rocheuse émerge en un contour vague de la brume blanche. L'horizon ondule entre l'océan couvert d'écume et le ciel lourd de nuages. L'immense étendue d'eau gonfle et dégonfle ses vagues pour se jeter au pied de la plage de galets.

Extérieurs

Dans l'allée de graviers du jardin public, sous les marronniers, des chaises métalliques sont laissées en désordre par les promeneurs. Des arbres sont plantés en rangées rectilignes autour du parterre d'herbe courte et épaisse, soyeuse comme du velours. Le feuillage est taillé en un épais ruban masquant la vue. Sous la masse opaque des feuilles dépassent les troncs. Le carré de pelouse se plie rendu ainsi inaccessible. Il siège au centre, une statue de femme dont la grâce est figée dans la pierre blanche.

Le court de tennis est à l'ombre de grands pins sur la corniche, au-dessus des courbes que dessine la côte. Un mur en pierres longe le terrain sur un de ces côtés, lui ôtant en partie la vue sur l'océan. Une fine maille métallique est fixée sur des poteaux, plantés dans le sol goudronné pour clore le court. Des lignes blanches peintes sur le sol divisent le rectangle de poussière rouge, usé en bout par le va-et-vient des joueurs. Des épines de pins sont tombées dans l'herbe autour du terrain. Les feuilles des arbres sur la pente jaunissent.



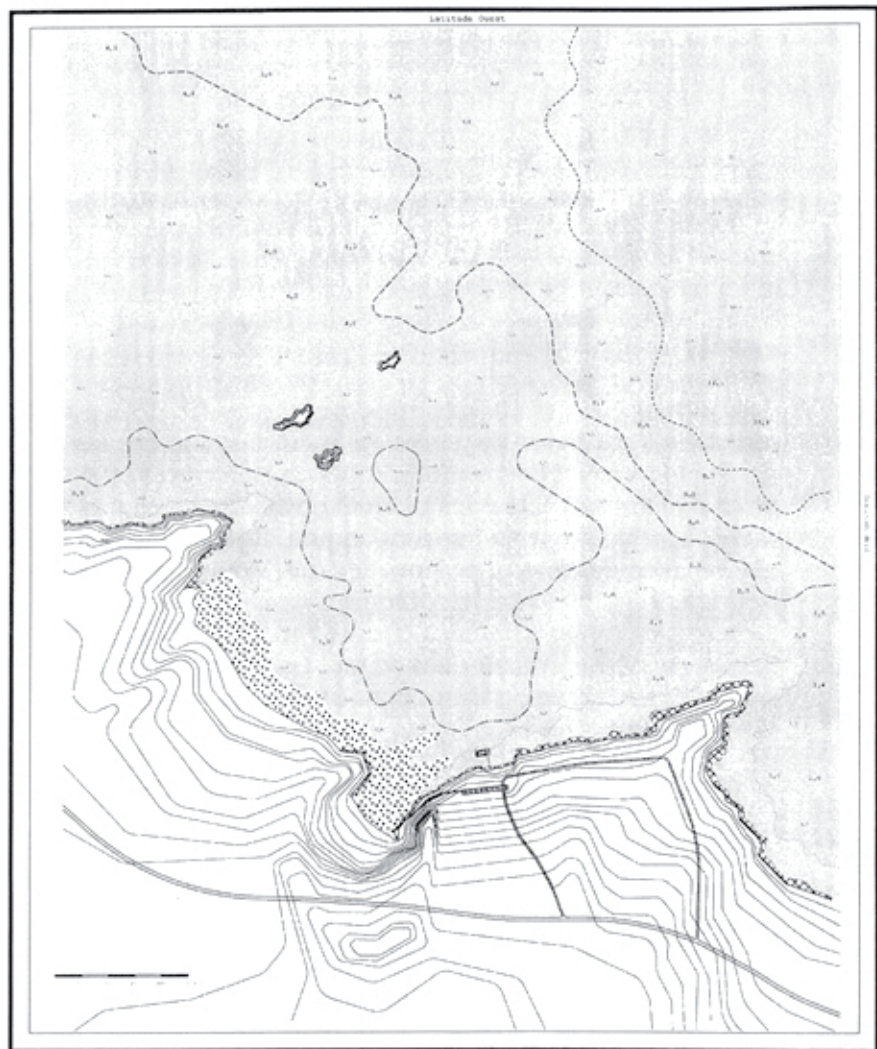
Un homme descend de sa voiture sous un long toit, dans le prolongement de la maison. Le dos de la maison est aveugle, rendu opaque par une paroi, où les ombres se logent. La maison se retourne comme les deux branches de la lettre L, tournant son plus petit côté à la rue, se repliant sur la piscine posée sur le bord escarpé du terrain, face au paysage phosphorescent des rues de la ville gorgées de lumière. Un matin d'été, il n'y a ni nuage, ni vent dans le ciel que vient découper l'avancée de la toiture. Elle se prolonge dans le vide, projetant l'ombre noire d'une enfilade de petites poutres en T que supportent deux poutres longitudinales dessinant un grand I. Le corps blanc d'une jeune femme rousse, vêtue d'un maillot de bain, flotte, le visage tourné dans l'eau claire de la piscine. La tranche de la toiture sépare le ciel des baies vitrées, cadrant une bande de paysage d'où se détachent les ombres étranges du mobilier. Le panoramique de la ville éparpillée se déploie jusqu'à la mer.

L'eau stagne sur la bordure de la piscine comme une plaque fine miroitant au soleil. La piscine est face à la pente et domine la mer ; l'absence de bord crée un espace plat et continu entre la terrasse et la piscine. Lentement l'eau vient puis revient, effleurant le sol au rythme des appareils régulateurs, qui sans cesse avalent et recrachent l'eau. Les têtes des baigneurs se détachent sur la bande grise du ciel. Les épaules dans l'eau, ils nagent éblouis par le soleil et s'avancent toujours plus proches de la mer. La piscine s'étend dans la mer. Rien n'est visible, ni relief, ni arbre, il n'y a que les couleurs. Le bleu si clair de l'eau, zébrée des rayons du soleil, s'estompe dans le bleu sombre de la mer puis se fond dans le ciel blanc de chaleur.

Il émerge de l'eau une silhouette de béton, un mur taché de plaques verdâtres et de coulures ocres et grises, qui se plie pour fermer un abri et se fond comme un caméléon dans les rochers. Une échelle métallique fixée sur un des côtés relie la margelle, recouverte par la marée d'une pellicule d'eau, au solarium sur le toit. En face, les deux pattes blanches du plongeur enserrant les marches et soutiennent le tremplin en bois souple depuis lequel on regarde le large.

Paysages

Une maison est abandonnée pour mourir doucement. Le vent casse les vitres, la pluie fait rouiller les garde-corps, les volets sont arrachés, la peinture s'effrite, la maison est pillée, les plantes envahissent les passages, la grille d'entrée est condamnée. Il reste une baignoire avec des pieds de lion, un mur rouge à l'extérieur, de jolis carreaux de couleurs autour du barbecue. Dehors, les longues feuilles d'eucalyptus recouvrent le bassin en béton creusé dans le sol. Les chambres sont sans vie. La terrasse s'avance au-dessus de la mer qui vient rouler sur les rochers un peu plus bas. Il y a dans un prolongement un petit canapé tourné vers le large. Et les plantes fleurissent autour en grappe, en bosquet, indifférentes.



Le sentier descendait vers la plage, le long d'un mince parapet, sur le flanc de la falaise au-dessus de la mer. La chaleur écrasante du début de l'après-midi ravivait les odeurs des aiguilles de pins allongées sur le sol, du serpolet entre les rocailles, et étouffait les bruits de fond du paysage. Les troncs des pins maritimes, malades d'arthrite, trouaient le ciel. Leurs chevelures étaient ramassées d'un côté, au-dessus du vide, figées par le mouvement du vent. Sur la brume de chaleur s'imprimait au large le contour d'une côte voisine. Je marchais sous l'allée de bras de squelettes.

Cécile Graindorge